

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 5

Artikel: Le secret de la beauté
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194102>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

D'où vient-elle? Où va-t-elle? Que veut-elle?

Nous n'avons pourtant pas encore pu savoir, ni par la science, ni par l'histoire, l'origine et le vrai caractère de cette singulière affection qui, sous le nom d'*influenza*, vient presque chaque année se glisser sournoisement au sein de nos populations et y exercer ses ravages.

On nous dit que l'*influenza* et la *grippe* ne sont qu'une même maladie, ou tout au moins qu'elles sont cousines-germaines...

Bah!... vous souvenez-vous de la grippe, de la tolérable grippe d'autrefois?... Quand on en était affecté, c'étaient, il est vrai, des accès de toux à déchirer la gorge et à faire couler les larmes. Mais l'on disait tout simplement, et sans inquiétude pour le malade : « Il a la grippe ; ça ne sera rien. »

En effet, il suffisait de se fourrer au lit deux ou trois jours, de prendre une boisson sudorifique, une infusion de fleurs de sureau, par exemple, et de bien transpirer, et c'était fini.

Aujourd'hui, avec la cousine-germaine, ce n'est plus ça !

On se trouve brusquement pincé, sans savoir pourquoi... Un beau matin, vous ressentez un malaise général, un abattement considérable, des douleurs de tête, des vertiges, des bourdonnements d'oreilles, du brisement dans les membres et une fièvre de cheval. Toute notre machine humaine se trouve détraquée ; on dirait vraiment qu'elle va tomber en loques.

En quelques heures, l'*influenza* fait de l'homme une mazette, quoi !

Et vous appelez ça de la grippe?...

J'aimerais mieux avoir dix bonnes gripes du bon vieux temps qu'une petite *influenza* d'aujourd'hui.

La perfide se manifeste-t-elle chez une personne de constitution faible? elle la torture à plaisir ; s'attaque-t-elle à un phtisique? elle aggrave considérablement son mal et hâte le moment fatal. Chez le vieillard, elle est presque toujours victorieuse, en le disposant à la pneumonie

Mais enfin qui est-elle?

J'ai sous la main un excellent dic-

tionnaire de médecine ; voyons un peu ce qu'il en dit :

INFLUENZA, de l'italien, *influenza*, influence. Voyez GRIPPE.

L'explication n'est pas très claire et n'apprend rien de nouveau ; mais elle est cependant fort commode : quand on ne se rend pas très bien compte de l'état d'un malade, on ne risque jamais grand-chose en disant : « Il a l'*influenza*, c'est certain ! »

Mais ce que cette *influenza* — puisqu'il faut l'appeler par son nom — fait de victimes depuis quelques semaines est inouï !

Il n'est pas de jour où quelqu'un de vos amis ou connaissances, que vous avez l'habitude de rencontrer, ou avec lequel vous passez une partie de vos soirées, ne manque à l'appel.

— Eh bien, Paul n'est pas venu, ce soir?...

— Non, il a l'*influenza*.

— Et que devient Jaques? Voilà plusieurs jours que je ne l'ai vu...

— Il a l'*influenza*.

Et puis, par ci par là, trop fréquemment, hélas ! la nouvelle attristante d'un décès.

Nous avons à Lausanne, comme chacun le sait, de très nombreuses sociétés, sociétés de chant, sociétés de musique instrumentale, de commerçants, de secours, de gymnastique, etc., etc. Eh bien, un Lausannois nous faisait constater l'autre jour, par une liste de décès survenus récemment, que pas une de ces sociétés n'avait échappé aux atteintes de l'*influenza* ; pas une qui n'ait eu à déplorer la perte d'un ou de plusieurs de ses membres.

Nous le répétons, quand on disait autrefois de quelqu'un : « Il a la grippe, » la chose n'inspirait guère d'inquiétude.

Aujourd'hui : « Il a l'*influenza*, » signifie : « Nous ne savons ce qui en adviendra. »

Oui, cette sinistre visiteuse est un vrai mystère. Nous lisons à son sujet, dans un ouvrage scientifique :

« La source de cette épidémie n'étant point connue, elle fut d'abord désignée par le nom vague d'*influenza*, adopté par plusieurs médecins. On ne fut pas long-

temps satisfait de cette dénomination ; la promptitude et l'activité avec lesquelles sa cause agit fit appeler la maladie *grippe*, substantif dérivé du verbe *gripper*. Cette dénomination française date de 1743, et fut même employée dès lors dans le langage médical. »

Nous n'en sommes guère mieux renseigné. Tout ce qu'on peut conclure jusqu'ici, c'est que les causes de la maladie ne sont pas connues ; et que c'est à tort qu'on a cru qu'elle se développait en hiver plutôt que dans les autres saisons de l'année. On a vu plusieurs fois des épidémies d'*influenza* se manifester au cœur de l'été. « Elle traverse le monde, nous dit un écrivain compétent, et poursuivant sa marche pendant des mois entiers, elle suit quelquefois une direction déterminée. D'autres fois, elle envahit, à des époques distinctes, deux localités immédiatement voisines, et présente dans l'une et dans l'autre une intensité différente. »

« Elle séjourne pendant des semaines et des mois, dans le même lieu, sans être modifiée par les variations atmosphériques ; elle sévit sur les habitants d'une cité et ceux d'une ville voisine en sont complètement exempts. »

» Or une maladie qui présente un tel ensemble de caractères ne peut être attribuée aux vicissitudes atmosphériques. »

Donc, rien de clair jusqu'ici sur cette endiablée ; et qui n'en est pas atteint aujourd'hui peut l'être demain.

C'est vraiment à la prendre en grippe !

L. M.

Le secret de la beauté.

Mesdames, nous ne venons pas précisément vous recommander la lecture de la *Tribune de Genève*, car nous vous recommanderions déjà plus volontiers, et en bon Lausannois, celle de la *Tribune de Lausanne*, qui est un journal fort bien fait : Ce que nous voulons vous dire, c'est que, bien que la *Tribune de Genève* encombre tous les kiosques, et que ses nombreux vendeurs vous assomment partout de leur cri : « La Tribune de Genève...è...è...ve ! » nous avons la persuasion que nombre d'entre vous n'ont pas lu ce qu'elle disait l'autre jour, d'a-



près un journal américain, sur la beauté de la femme. Eh bien, voici :

Il paraît qu'une Américaine, M^{lle} Alberti, prise de pitié pour la laideur d'un grand nombre de femmes, vient de s'imposer la tâche d'y remédier. Elle a fondé à New-York un établissement qui obtient le plus grand succès. Les traits du visage y sont l'objet d'une étude particulière. Un cours est consacré au regard, de façon à donner à celui-ci l'expression en rapport avec les diverses émotions qu'on ressent. On y apprend à regarder avec naturel autour de soi, à prendre un air riant, tendre, rêveur, mélancolique, attendri, etc.

On n'y néglige point l'art de remuer la tête avec grâce, de donner au cou un air flexible, onduleux, ainsi que de dilater et contracter les narines.

Mais ce qu'il y a de curieux dans la théorie de M^{lle} Alberti, c'est qu'elle attribue souvent la laideur à la négligence des positions et des gestes du sommeil.

« La plupart des femmes, dit-elle, ne savent pas dormir avec grâce. Elles se placent dans leur lit n'importe comment, recroquevillées quand il fait froid, peu soucieuses des attitudes esthétiques, presque toujours mal posées; de la sorte, leurs mouvements se déforment peu à peu, et elles perdent beaucoup de leur charme. »

Eh bien, nous croyons que M^{lle} Alberti a parfaitement raison. Une pareille position dans un lit n'a certes rien d'idéal.

Et, au surplus, il y a nombre de personnes qui font, en dormant, des grimaces horribles, grimaces qui impriment leur laideur aux traits du visage. Comment voulez-vous qu'une dame qui a fait une mine détestable durant la nuit, soit gracieuse et souriante à son réveil? comment voulez-vous que sa physionomie n'en soit pas altérée?

Mesdames, si vous voulez conserver vos charmes, dormez gracieusement!

Une bouteille historique.

Nous apprenons par notre correspondant particulier de Berlin que la bouteille de vin vieux, désormais immortelle, qui scella, ces jours derniers, la réconciliation du prince de Bismarck avec son auguste maître, était une bouteille de ce fameux *Calamin*, de M. Gustave Fonjallaz, qui fut servi l'an dernier, à Lucerne, à l'empereur Guillaume, et dont celui-ci a fait dès lors son vin de prédilection.

Reconnaissons que notre patrie a un bien beau rôle dans le monde! Elle est le refuge des proscrits et des opprimés. Elle donne à l'Europe l'exemple incontesté des vertus républicaines. Elle est appelée, avec une entière confiance, à

se prononcer dans les arbitrages internationaux. Et voilà que son vin, son délicieux vin de Lavaux, vient de réconcilier les deux personnages les plus en vue dans la politique européenne, Guillaume II et le prince de Bismarck!

Puisse ces deux hommes boire souvent du *Calamin*; puisse ce vin généreux leur inspirer les sentiments de paix et de concorde du peuple qui le cultive!

Hiérarchie.

Il paraît qu'il s'est conservé en France, malgré l'affermissement des idées républicaines, certaines formules pour la correspondance, dans lesquelles sont rigoureusement observées toutes les nuances, tous les degrés de la hiérarchie.

Il paraît d'ailleurs qu'un haut fonctionnaire de la marine a fait l'expérience de ce qu'il en coûte lorsqu'on ne se conforme pas à la règle. Il avait à écrire au préfet maritime de Toulon, et il avait terminé sa lettre ainsi : « Veuillez agréer, monsieur le vice-amiral, l'assurance de mon respectueux dévouement. »

Il semble, vraiment, qu'on ne peut rien exiger de plus : Du respect!... du dévouement!... ce n'est pas peu de chose.

La préfecture n'a cependant pas paru satisfaite, car elle a renvoyé la lettre à son auteur, en l'invitant à se conformer au protocole.

Quand nous disons protocole, nous n'exagérons rien, car il existe en France une espèce de code renfermant les formules à observer dans le monde officiel, code d'origine monarchique sans doute, mais qui n'a pas moins persisté jusqu'à ce jour, ainsi que nous venons de le dire.

La lettre a donc été renvoyée au fonctionnaire en question, qui est inspecteur des services administratifs, en lui rappelant une circulaire ministérielle de 1884 arrêtant les termes de rigueur pour la correspondance officielle. Et comme il voulut discuter et essayer de faire comprendre que son « respectueux dévouement » était fort convenable et suffisant, on lui infligea une peine disciplinaire pour lui donner le temps de se familiariser avec le *Parfait Secrétaire* du ministère de la marine.

Vous vous demandez sans doute comment donc il aurait dû s'exprimer. Eh bien, il aurait dû terminer sa lettre au préfet maritime par cette phrase servile :

Je suis avec respect (sur une première ligne).

Monsieur le Vice-Amiral (sur une seconde ligne).

Et enfin dans une troisième ligne :

Votre obéissant serviteur.

On rappelle à ce sujet cette charge sur la hiérarchie militaire :

Le général en chef reçoit à sa table les principaux officiers du corps d'armée. Il dose et rationne savamment ses politesses en raison directe des grades de ses convives :

— Faites-moi l'amitié, général, d'accepter cette petite aile de faisan.

— Et vous, colonel, ne reprendriez-vous pas un morceau de faisan?

— Commandant, reprenez donc un peu de faisan.

— Un peu de faisan, capitaine?

— Lieutenant, du faisan?

Ce que peut la poésie.

Parmi les nombreuses démarches faites auprès du président de la République pour obtenir la grâce de Vaillant, il en est une dont on a beaucoup parlé : c'est celle du commandant Maréchal, officier de génie en retraite.

M. Maréchal est le détenteur du manuscrit original du quatrain célèbre que Victor Hugo envoya, en 1839, au roi Louis-Philippe, pour lui demander la grâce de Barbès. On sait qu'après la révolution de 1830, Barbès était devenu un des chefs les plus ardents du parti républicain. Organisateur, avec Blanqui et consorts, de l'insurrection du 12 mai 1839, il fut condamné à mort par la Chambre des pairs, comme coupable du meurtre du lieutenant Drouineau.

Voici le quatrain en question, dans lequel le poète faisait allusion à la naissance du comte de Paris (24 août 1838), fils de Louis-Philippe, et à la mort de sa sœur, la princesse Marie, enlevée prématurément, en 1839, à l'âge de 26 ans, et dont la cour portait le deuil :

AU ROI

Par votre ange, envolée ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frère roseau,
Grâce encore une fois! Grâce au nom de la
Grâce au nom du berceau. [tombe!]

VICTOR HUGO.

12 juillet 1839 — minuit.

Et Barbès fut gracié!

Le commandant Maréchal a eu l'idée de remettre le précieux autographe au président de la République, en lui demandant la grâce de Vaillant.

Le tabac et les présidents de la République.

M. Decroix, l'inépuisable président de la Société contre l'abus du tabac, publie dans son journal une amusante variété sur « le tabac et les présidents de la République :

Au premier président l'honneur du début :

Lorsque Thiers a été élu président de la République par l'Assemblée nationale et qu'il a voulu constituer sa maison militaire, il a manifesté son antipathie, peut-être pourrai-je